

Pierre Béhel

**La poire
électronique**

Roman

La poire électronique

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

La poire électronique

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

La poire électronique

La poire électronique

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

En particulier, il s'agit ici de poire électronique, pas d'orange mécanique et encore moins de pomme pneumatique.

La poire électronique

La poire électronique

1

Par la fenêtre, on pouvait voir la ville de Los Franciscanos à perte de vue. Elle couvrait de multiples collines et enrobait la baie à la forme si particulière de feuille de cannabis. Dans les années mille neuf cent soixante-dix, les hippies de la terre entière y avaient vu un signe. Ils avaient tenu à faire de Los Franciscanos une de leurs capitales où l'on ne se rendait qu'avec des fleurs dans les cheveux pour venir fumer de l'herbe, manger des champignons hallucinogènes, jouer de la guitare et refaire le monde aux frais des bourgeois conspués qui les finançaient pour s'acheter une nouvelle jeunesse par procuration, à savoir souvent les parents.

La « tige » de la baie, qui permettait de rejoindre l'océan, était surplombée du célèbre Silver Door Bridge, un pont financé par les propriétaires des mines d'argent, près de deux siècles plus tôt, pour faciliter le transport du minerais vers les ateliers où le métal serait fondu en lingots ou en objets précieux.

La présence de ces mines était à l'origine de la richesse de la région. C'est à cause d'elles que le modeste monastère franciscain ayant donné son nom à un petit village s'était fait encercler par des demeures de plus en plus cossues, des ateliers métallurgiques, des magasins de luxe puis des tours de plus en plus hautes.

La poire électronique

Comme l'argent attire l'argent, toutes les révolutions industrielles s'étaient déroulées ici, y compris la dernière en date, celle du numérique.

Aujourd'hui, il n'y avait plus de trace du monastère franciscain. Il avait été rasé il y a plus d'un siècle. Les moines étaient partis plus loin, dans la paix du désert. On ignorait où. Personne ne s'intéressait à la question et cela convenait tout à fait aux moines ayant fait vœu de pauvreté.

Leur ancien domaine était devenu l'une des villes les plus grandes, les plus peuplées et les plus riches du monde. Quoi de plus éloigné des idéaux de pauvreté de Saint François d'Assises que cet antre de perdition ? Pourtant, la ville demeurait nommée Los Franciscanos, Les Franciscains.

Dans le couchant, alors que le soleil disparaissait dans l'océan, loin au delà de la baie, des millions de lumières déchiraient l'obscurité naissante. Des phares des automobiles aux gigantesques panneaux publicitaires juchés sur les toits des immeubles, de l'éclairage public aux innombrables lampes des millions d'appartements, du petit témoin de veille rouge de milliards d'appareils aux écrans de tous types, Los Franciscanos était plongé dans une lumière artificielle qui chassait la nuit avant même que celle-ci n'ait pu s'installer.

La poire électronique

Un instant retenu par le spectacle fascinant de la ville, le regard de Jésus Maracas se reporta sur l'écran de son téléphone malin, son tamagophone. L'horloge affichée lui indiquait clairement qu'il était en retard. Il devait se dépêcher. Le modèle était déjà ancien.

Mais comment ne pas rester fasciné par les lumières de Los Franciscanos ? Même si c'était le même spectacle que tous les autres jours. Ce jour, pourtant, n'était pas ordinaire. Spécialement en ce lieu.

La tour où se situait Jésus Maracas n'était pas n'importe quelle tour. Elle se trouvait au sommet de la plus haute colline et était la plus grande de toute la ville. Les étages les plus élevés comportaient un hôtel luxueux, de la chaîne internationale Mountaintown. L'héritière du fondateur, Marseille Mountaintown, avait connu une jeunesse agitée entre alcool, sexe et drogue. Depuis qu'elle avait hérité d'une des plus grandes fortunes du monde, elle s'était plus ou moins assagie. Elle ne s'était jamais mariée, n'avait pas d'enfant, mais on lui prêtait de nombreux amants, comme Bill Worx par exemple.

Ce magnat de l'électronique dirigeait Peartech, le fabricant des tamagophones. Bill Worx était reconnu comme un génie des affaires. Le siège de son entreprise se situait dans la banlieue de Los Franciscanos, tout à côté de sa gigantesque demeure.

La poire électronique

Mais, ce soir, Bill Worx et tout son état-major se trouvaient dans des chambres du Mountaintown de Los Franciscanos, probablement à l'étage le plus élevé, celui où la vue était la plus splendide. L'accueil de l'hôtel était, évidemment, au niveau le plus bas que l'établissement occupait, au cinquantième étage.

Jésus Maracas, lui, se trouvait au quarante-neuvième étage. Le bureau où il était en train de travailler avait également une vue superbe. La hauteur était suffisante pour surplomber l'essentiel de la ville. Le mobilier moderne comprenait des tables noires brillantes, des sièges en cuir, des écrans relayés aux ordinateurs parsemant l'endroit. Le loyer de ce bureau devait être l'un des plus chers de la ville. L'endroit était, de fait, luxueux. Les étages sous l'hôtel étaient, comme le quarante-neuvième, constitués de bureaux occupés par des sociétés ayant des moyens financiers suffisants pour s'offrir une telle adresse.

Tout en bas, il y avait le centre de congrès s'étalant sur plusieurs hectares autour de la tour, avec des halls d'exposition et diverses salles pour tous types de réunions. Dans l'amphithéâtre principal, la soirée serait consacrée à la présentation annuelle de Bill Worx. Tout le monde s'attendait à une annonce majeure et les spéculations allaient bon train dans la presse.

Tant que Bill Worx n'aurait pas parlé, bien peu savaient la vérité. Mais, dès que les mots attendus se

La poire électronique

seraient échappés de sa bouche, la Terre entière serait instantanément au courant. Comme tous les ans, sa déclaration serait diffusée en direct sur toutes sortes de médias, à commencer par le T-Tube, le site de diffusion et de partage vidéos de Peartech.

Le centre de congrès commençait aussi à être envahi par des gens de tous âges portant des culottes de cuir et des chaussettes de laine vierge, de grosses chaussures et des chemises blanches, des bretelles colorées et des chapeaux étranges. Eux logeaient, pour la plupart, dans les hôtels économiques couvrant le centre de congrès, à côté de la tour. Ils venaient pour la convention annuelle des fans du show audiovisuel « Schwarze Schweine in der Schweiz » [Cochons noirs en Suisse], la Schweiz Expo.

Si, à travers le monde et depuis des années, tous les fans regardaient les émissions de ce show à n'importe quelle heure en ligne (notamment sur T-Tube), l'émission continuait depuis l'origine d'être conçue pour être diffusée sur une petite chaîne du câble dédiée à la Suisse et à sa culture, le samedi. Comment un tel show au public initial si restreint pouvait-il avoir connu un tel succès ? Chacun répondait à cette question par quelque chose comme « c'est la magie d'Internet ».

Jésus Maracas, comme beaucoup de gens, suivait de temps en temps des émissions du « Schwarze Schweine in der Schweiz » en ligne. L'émission de

La poire électronique

l'après-midi était destinée aux enfants et elle incluait des dessins animés, comme « Le Petit Porcelet ». Madame Maracas, la femme de Jésus, suivait assidûment un soap opéra se déroulant durant la Guerre du Sonderbund tout en prétendant que, en fait, elle cherchait les émissions sur la botanique des Alpes. Et personne, absolument personne, n'avouait regarder « L'heure des cochons », émission destinée à être diffusée vers minuit uniquement à l'attention d'un public adulte. Pourtant, bizarrement, le petit amphithéâtre où la présentatrice de « L'heure des cochons » allait rencontrer ses fans avait été pris d'assaut par les réservataires. La grande salle destinée à la présentation des meilleurs reportages sur la botanique des Alpes, à l'inverse, s'apprêtait à être aussi peuplée que le sommet d'une montagne sans piste de ski en plein hiver.

Par une fenêtre du quarante-neuvième étage, Jésus Maracas regardait tout cela. Il espérait que sa femme ne visiterait pas la convention des fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz » au risque d'acheter une nouvelle culotte de peau ou un étrange chapeau. Mais, pour Jésus Maracas, il était temps de se remettre au travail. Il se détourna du spectacle de la fenêtre. Et il s'apprêta à rallumer l'aspirateur.

Alors, on frappa à la porte du bureau.

La poire électronique

2

Mes mignons, l'ère des hippies était bien finie à Los Franciscanos. Oh, ça oui. Et ce soir là, on s'en apercevait bien. Regardez, mes mignons. Oui, regardez au pied de la plus haute tour de la ville. Approchez dans le grand hall desservant la tour et tout le centre de congrès, celui où les voyageurs débarquent en sortant du métro ou du train, y compris le train rapide qui vient de l'aéroport.

Vous voyez, mes mignons ? Vous voyez l'endroit dont je veux parler ? Oui, ce bar, là. Il y avait quatre Tovaritchs. Le chef, d'abord, Vlad De Width. Et les trois autres Tovaritchs : Well, Sandwich et Caniche. Quel était leur âge ? Difficile à dire, mes mignons. Mettons entre vingt et vingt-cinq ans.

Quand ils boivent un lait-fraise, comme ça, en regardant les gens passer, ce n'est pas bon. Non, ce n'est pas bon du tout, mes mignons. Leur coupe de cheveux dite « en bol de pudding » amenait à dissimuler leurs oreilles. On ne pouvait pas voir, ainsi, l'oreillette qui devait se trouver à droite ou à gauche. Elle était reliée à un tamagophone, bien sûr. Et les Tovaritchs pouvaient ainsi partager de la musique les mettant en condition pour une séance de Méga-Violence. Comme une version remixée par un maître du trash-metal du générique de

La poire électronique

« Le petit porcelet ». L'enfance des Tovaritchs était ainsi exploitée pour les amener au niveau de conscience adaptée à la séance de Méga-Violence.

Et les quatre Tovaritchs regardaient les gens passer. Pour l'instant, mes mignons, leurs chapkas couvertes de treize bandes alternativement rouges et blanches, frappées d'un triangle bleu avec une étoile dorée sur le front, étaient sagement posées sur la table, dans le coin sombre du bar où ils buvaient en silence leurs laits-fraises. Mais personne ne s'approchait. Oh non, mes mignons. Car ils étaient très reconnaissables même sans leurs chapkas. Outre leur coupe de cheveux et leur attitude, ils portaient des combinaisons blanches d'abattoir. Et, chose étrange, ils portaient aussi des slips par dessus. Des slips kangourous blancs.

Mais n'allez pas leur demander pourquoi. Non, mes mignons, n'y allez pas. Ou alors, prenez d'abord une assurance-vie au profit de l'auteur de ce livre. Il la mériterait : il vous avait prévenu. Cela dit, si vous avez envie d'en finir avec la vie, vous pouvez y aller.

Mais évitons ce massacre tout en satisfaisant votre légitime curiosité. Il vous suffira de savoir que les Tovaritchs portent un slip kangourou par dessus leur combinaison depuis qu'ils ont perdu un pari avec la bande rivale des Fuck Maurice. Personne de vivant, sauf peut-être un Fuck Maurice, ne pourrait vous en expliquer davantage. Mais approcher un Fuck Maurice

La poire électronique

est tout autant dangereux qu'approcher un Tovaritch. Même l'auteur de ce livre ne s'y est pas risqué à cause de votre curiosité de merde. Parce que l'auteur n'est pas encore complètement cinglé, voyez-vous, mes mignons.

Bref, au fond du bar situé au pied de la tour, les Tovaritches buvaient des laits-fraises en partageant une musique pour les mettre en condition pour une séance de Méga-Violence. Et ils regardaient passer les gens.

Et, en dehors des quatre Tovaritches, mes mignons, on ne trouvait que deux sortes de gens ce soir là. Deux sortes de gens mais en grand nombre.

D'un côté, il y avait les fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz ». La Schweiz Expo ne commencerait véritablement que le lendemain. Mais il fallait arriver la veille pour ne rien rater et pouvoir s'enregistrer dans les hôtels du complexe. La plupart des fans portaient déjà en tout ou partie leur costume. Culotte de peau, chemise blanche, chapeau bizarre, chaussettes hautes en laine... Certains portaient des petits cors des Alpes en bandoulière. Dans le métro, il y avait eu des petits concerts improvisés lorsque deux orchestres de fans s'étaient rencontrés.

De l'autre côté, on rencontrait des gens très différents se rendant au congrès de Peartech. Chez eux, pas de culotte de peau, de chapeau étrange ou de chaussettes hautes en laine. Non, mes mignons, eux portaient en général des vestes et des pantalons noirs. En

La poire électronique

dessous, selon la sous-population considérée, ils pouvaient porter chemise blanche et cravate ou bien un T-shirt. Les femmes portaient une tenue similaire, sans cravate bien sûr, parfois avec une jupe noire au lieu du pantalon. Il y avait d'ailleurs à peu près autant d'hommes que de femmes.

En se croisant, les adeptes de Peartech se saluaient en général par un signe de T : toucher avec sa main son épaule gauche puis sa droite, revenir au niveau du sternum avant de descendre au nombril. Le T du Tech de Peartech, ou de technologie ou encore de tamagophone.

Tout d'un coup, Vlad De Width changea subtilement d'attitude. Sans cesser d'arborer un sourire sadique, on sentit un agacement teinté d'amour, comme lorsqu'une mère est réveillée pour la cinquième fois par son bébé en pleine nuit et que le père est devenu subitement sourd. Mes mignons, si vous ne voyez pas ce que l'auteur veut dire, il est désolé, mais il ne peut pas mieux décrire ce sentiment.

Le chef de la bande sortit de sa poche son tamagophone. Le crédit pour écouter de la musique à quatre allait être épuisé comme lui avait indiqué son appareil par un petit bip adapté. Alors Vlad De Width ralluma l'écran en veille et appuya sur l'icône portant un symbole dollar sans perdre un seul instant son sourire.

La poire électronique

3

Les portes de l'ascenseur s'étaient refermées derrière lui. Penché sur son tamagophone, Steve Door se demanda soudain où il était. Il rangea l'appareil dans sa poche et regarda alors autour de lui. Il était dans l'obscurité totale. Il avait pourtant bien appuyé sur le bouton cinquante-neuf de l'ascenseur, pour accéder à l'étage de sa chambre.

Dans un hôtel de cette catégorie, la lumière devrait s'allumer instantanément sur détection d'une présence. Voire être allumée en permanence. Steve Door ne voyait aucun bouton de minuterie.

D'instinct, il continua d'avancer dans le noir. Il ne vit aucune indication de numéro de chambre sur les portes. Rien ne brillait. Aucun bouton lumineux n'était posé sur les murs. Mais le couloir était droit et sans obstacle. Quelque chose l'attirait devant, droit devant lui.

Il était dans l'obscurité. Oui, à tous points de vue. Ce soir, dans quelques instants, allait débiter la présentation de Bill Worx. En tant que senior vice-président exécutif à la qualité perçue du service de Peartech, il était au courant de ce dont le grand patron allait parler. Il connaissait l'annonce majeure qui allait être faite. Et il ne pouvait rien faire pour s'y opposer. Il

La poire électronique

avait tenté de commencer à expliquer... et il s'était fait rabrouer en plein comité des vices-présidents, devant les quatre-cent quatre vingt-cinq autres vices-présidents de l'entreprise, par le second doyen vice-président stratéguiste lui-même, un collaborateur quasi-direct de Bill Worx, le numéro quarante six de la hiérarchie de l'entreprise. Steve Door avait songé à présenter sa démission aussitôt. Mais il n'avait plus eu la parole.

L'obscurité l'enveloppait. L'obscurité du doute, du désespoir, de l'impuissance, de la culpabilité. Steve Door était englouti par toutes les obscurités. Il devait retrouver la foi en Peartech. Il devait retrouver l'admiration béate de Bill Worx, le génie qui ne commet aucune erreur et a inventé l'innovation. Or tout cela était brisé. Au point que, dans l'ascenseur, alors qu'il consultait son tamagophone après avoir quitté la réception de l'hôtel au cinquantième étage, au lieu de monter, Steve Door avait eu la sensation de descendre. La chute. L'obscurité. L'absence de foi.

Mais quelque chose existait dans cette obscurité. Il le savait. Il le savait depuis le jour où son père lui avait donné un billet de un dollar, son premier billet. Et Steve Door avait lu, imprimé sur le papier monnaie : « In God we trust » [En Dieu nous avons confiance].

Parce qu'ici, à Los Franciscanos, sur la terre sacrée choisie jadis par de saints hommes, même s'ils étaient catholiques romains et en ce sens de satanés

La poire électronique

maudits papistes hautement haïssables, Dieu ne pouvait pas être absent. Dieu était là. Steve Door le savait. Il lui suffisait d'écouter. Un signe. Il ne pouvait pas ne pas y avoir de signe.

Steve Door se saisit de son tamagophone. Peut-être l'appareil pourrait-il lui redonner la foi. Peut-être lui délivrerait-il le signe tant attendu. C'était, bien entendu, le dernier modèle existant à ce moment là dans le commerce. Ce soir, il ne serait plus qu'un tas de ferraille et de plastique. Dès demain matin, il trouverait sur son bureau le nouveau modèle. Comment empêcher cela ?

Il ne restait plus beaucoup de crédits sur ce tamagophone. Et le recharger ennuyait profondément Steve Door, sachant que l'appareil serait obsolète dans quelques instants. Il hésitait donc à utiliser les crédits restants pour obtenir de la lumière en maintenant allumé le flash de l'appareil photo.

Soudain, devant le cadre surmené, apparut un signe. Sous l'une des portes suintait de la lumière. Il y avait quelqu'un. De la lumière pouvait chasser l'obscurité qui enveloppait le senior vice-président exécutif à la qualité perçue du service de Peartech.

Alors Steve Door approcha. Et il frappa à la porte. Et la porte s'ouvrit. Et la lumière jaillit, éblouissant le cadre supérieur plongé depuis plusieurs minutes dans l'obscurité. Et, dans cette lumière, il y avait

La poire électronique

quelqu'un. Et ce quelqu'un avait ouvert la porte. Et il lui avait ouvert la porte. A lui qui était perdu.

« Qui êtes-vous ? » articula péniblement Steve Door tout en tentant de se protéger les yeux.

« Yé souis Jésus. »

« Jésus ? »

« Oui. Yé souis Jésus. »

« Mais que dois-je faire ? Je suis perdu dans cette obscurité... »

« Dans la nuit, la lumière s'éteint. Retournez à l'ascenseur au bout du couloir. Vous retrouverez votre chambre en appuyant sur le bouton du bon étage. »

« Et ensuite ? »

« Faites ce que vous avez à faire. Et faites le vite. » Jésus Maracas songeait en effet qu'il devait se remettre à travailler rapidement car il était en retard.

Et la porte se referma. Tout prenait soudain du sens. Steve Door comprit que le propre de la nuit, de cette obscurité, était d'être privée de lumière. Mais l'espoir existait. Et Jésus avait cité l'évangile de Jean, chapitre 13, verset 27. Oui, Steve Door avait quelque chose à faire pour que le monde retrouve la foi. Pour que lui-même retrouve la foi.

Le cœur emplis de joie, il s'en retourna à l'ascenseur dont les boutons d'appel étaient lumineux.

La poire électronique

4

Alors, là, mes mignons, vous allez moins faire les fiers. Moi, je vous le dis. Parce que les Tovaritchs s'étaient levés. Ils avançaient en file indienne, Vlad De Width en tête comme d'habitude, suivi dans l'ordre par Well, Sandwich et Caniche.

Chapka reconnaissable sur la tête, chaque Tovaritch ressembla bientôt à chaque autre Tovaritch. En effet, ils mirent tous des gants blancs et fermèrent le devant des chapkas, ne laissant apparaître que leurs yeux cruels. Leur file ondula, telle un serpent, entre les tables du bar et, bientôt, elle se glissa comme sous un rocher dans la foule en culottes de cuir.

Les fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz » se dispersaient entre toutes les entrées d'hôtels. La Schweiz Expo n'était pas encore ouverte. Mais les stands étaient, eux, déjà installés. Sans doute des choses intéressantes pouvaient y être trouvées. Par pur hasard, évidemment.

Les portes de l'exposition étaient closes, évidemment. Mais Vlad De Width se glissa derrière un rideau qui dissimulait une entrée de service. En quelques secondes, la porte fut forcée. Et, bien sûr, mes mignons, les quatre Tovaritchs furent prompts à pénétrer dans

La poire électronique

l'ancre interdit du monde merveilleux de « Schwarze Schweine in der Schweiz ».

Un grand stand d'où sortait une étrange cacophonie portait une immense enseigne : « Apprenez à laver les cochons ». Vlad De Width pénétra le premier sur l'estrade qui clôturait le stand. Derrière une barrière de bois, une dizaine de cochons et autant de porcelets s'agitaient. Allumant une lampe de poche, le chef de la bande put constater que tous les cochons étaient parfaitement roses, sans la moindre trace de boue ou de souillure. Dans un coin, les cochons défilaient pour faire leurs besoins dans un bassin spécial puis, d'un coup de groin sur un levier conçu à cet effet, tiraient la chasse d'eau. Sur la clôture, un écriteau annonçait : « cochons suisses avec garantie d'origine ».

Encore sous le choc d'avoir vu des cochons aussi propres, alors que les effets du lait-fraise commençaient à s'estomper, les Tovaritchs décidèrent de trouver un autre endroit où exercer leur appétit de Méga-Violence. Titubant, ils furent attirés par un étrange ronflement en provenance d'un stand imitant une grotte. Ils pénétrèrent dans l'endroit, éclairant leurs pas avec leur lampe de poche.

Mais la curiosité fut la plus forte, mes mignons. Les éclats qu'ils voyaient sur les murs attirèrent leurs regards et le faisceau de la lampe. Ces éclats étaient

La poire électronique

constitués de centaines de bouteilles empilées dans des casiers.

Soudain, un homme, qui semblait avoir été allongé sur le sol quelques secondes auparavant, se redressa devant les Tovaritchs. Il était plus grand que Vlad De Width et plus large que les quatre voyous sanguinaires de front. Et il portait une moustache réunissant plus de poils que les cheveux de tous agresseurs potentiels réunis.

« Zoooooooo » éructa l'homme.

Les Tovaritchs reculèrent d'un pas.

« Es ist Abricotine, sehr gut ! » hurla l'homme en se précipitant sur Vlad De Width. Il brandissait une bouteille comme pour en verser le peu de liquide y restant dans la bouche du chef de la bande venue l'agresser en vertu du principe de la Méga-Violence.

De fait, si Well, Sandwich et Caniche parvinrent à s'éclipser, une poigne d'acier s'abattit sur l'épaule du chef. Vlad De Width, aux épaules enserrées dans un bras immense, fut retourné et un goulot s'abattit sur les pans de sa chapka. L'alcool commença à couler sur la fourrure colorée et même sur la combinaison d'abattoir.

Profitant d'un tremblement de l'homme, Vlad De Width parvint à s'échapper telle une anguille. Son appui ayant soudain disparu, l'homme s'abattit sur ses genoux, faisant trembler le stand et tinter toutes les bouteilles. Le flacon qu'il tenait en main s'effondra sur le sol, éclatant

La poire électronique

en mille morceaux de verre. Et l'homme accompagna sa chute sur le sol, le visage en avant vers les morceaux de verre, par un sonore « zooooooooo ». Le stand trembla une nouvelle fois lors de l'impact.

La bande reconstituée s'éloigna en se jurant de consommer une immense quantité de lait-fraise dès que possible. Mais, même s'ils ne connaissaient plus d'état second, mes mignons, les Tovaritchs ne pouvaient pas déceimment renoncer à une séance de Méga-Violence.

Plus loin, une cabane imitant un chalet de montagne laissait échapper un délicieux babille. On aurait dit une fée charmante en train d'épousseter ses bibelots. Usant de sa lampe de poche, Vlad De Width éclaira l'enseigne de ce stand. Il put lire : « Tante Deleen, articles pour après l'heure du cochon ».

Vlad De Width poussa la porte et éteignit sa lampe de poche : l'endroit était largement éclairé. Il s'engagea dans la pièce, suivi par les autres Tovaritchs, le dernier refermant la porte derrière eux.

Et là, mes mignons, les Tovaritchs n'en crurent pas leurs yeux. Une donzelle leur tournait le dos. Elle était en train de chanonner tout en époussetant les étagères de ses produits qui allaient être en vente. Beaucoup de ces objets étaient en une sorte de silicone teinté de couleurs chatoyantes dans les roses-rouges. Leur forme n'était pas sans rappeler des phallus gigantesques, avec des variantes, d'un objet à l'autre,

La poire électronique

dans les couleurs, les tailles, la rigidité et les courbes exactes. Certains rayonnages étaient remplis de crèmes et d'onguents, de pilules et de potions.

Soudain, une lame du parquet du stand craqua. Et la donzelle se retourna, étonnée. Elle arrondit sa bouche bée quand elle réalisa qu'elle était face à une ligne de quatre jeunes et vigoureux hommes. Et ils portaient des slips de coton blanc. Certes, on fait plus sexy, mais ils arboraient des sous-vêtements au point que la donzelle, mes mignons, en oublia qu'il y avait une combinaison en dessous qui couvrait chaque corps de chaque Tovaritch.

Elle bondit sans crier gare vers Vlad De Width. Avec une expression d'horreur peinte sur le visage, celui-ci s'écarta. Les Tovaritches se retrouvèrent alors coincés contre les rayonnages tandis que la donzelle bloquait la porte avec son imposante carrure. Encadré de cheveux blonds ondulés et abondants, son regard concupiscent devenait celui d'une sorcière.

D'un même mouvement, les Tovaritches reculèrent devant cette vision d'horreur. Ils bousculèrent le rayonnage situé derrière eux, faisant tomber divers articles qui bombardèrent les pauvres jeunes hommes. Vlad De Width et ses acolytes attrapèrent instinctivement divers objets qui s'étaient écrasés sur eux.

« Ach, so, mit... » commença à éructer la sorcière avant de se précipiter sur Vlad De Width.

La poire électronique

Elle se mit à genoux devant lui, lui massant le slip tout en suçant l'objet qu'il tenait en main. Caniche voulut sauver son chef. Il entreprit d'utiliser, instinctivement, l'objet qu'il tenait en main comme un poignard. Pour avoir le maximum de force, il le plaça comme il avait appris au niveau de son bassin et bandit son bras avec ses biceps tout en se mettant à genoux derrière l'agresseuse pour être à la bonne hauteur.

Tel le poignard qu'il était devenu par destination, l'objet pénétra les chairs. La sorcière relâcha un instant ses efforts de succion pour pousser un râle. Il fallait frapper de nouveau. Caniche retira un peu l'objet et le ré-enfonça. Puis il recommença. Encore. Et encore. La sorcière gémissait toujours plus. Agonisait-elle ?

Enfin, elle gémit et se tortilla tant que Vlad De Width put s'échapper et passer derrière Caniche avec les autres Tovaritches. La porte était à pas même quelques pas dans leurs dos.

« Nein ! » hurla la sorcière.

Elle se retourna, s'asseyant avant de s'allonger à demi, jambes écartées. Elle s'empara autoritairement du pseudo-poignard de Caniche pour lui faire pénétrer elle-même ses chairs intimes avec régularité.

La laissant gémir, les Tovaritches fuirent le stand. Toujours sous le choc, ils sortirent en courant de l'exposition par là où il y étaient entrés.

La poire électronique

5

Steve Door avançait dans les couloirs du dernier étage de la tour. Cette fois, la lumière guidait ses pas. Elle s'allumait dans chaque section de l'étage où il pénétrait, automatiquement. Les détecteurs de mouvements permettaient ainsi à la fois d'économiser l'électricité et de garantir le standing de l'établissement.

Nerveusement, il tripotait le petit revolver qu'il possédait dans sa poche de pantalon. Oui, il devait faire ce qu'il avait à faire. Et il devait le faire vite.

Il arriva devant la batterie d'ascenseurs rapides qui montaient directement depuis le niveau des halls d'exposition et du centre de congrès jusqu'à l'hôtel. Il poursuivit son chemin, tournant dans un couloir se dirigeant vers la façade sud de la tour. Steve Door vit alors une chambre dont la porte était gardée par un vigile en uniforme noir. C'était celle-là. Il le savait.

Prenant son courage à deux mains, Steve Door s'approcha en simulant l'assurance tranquille de tous les cadres dirigeants. Le vigile l'observa approcher et s'arrêter devant lui.

« Je désire voir Bill Worx de toute urgence » déclara Steve Door.

« Qui êtes-vous ? »

La poire électronique

« Steve Door. Je suis vice-président de Peartech et je dois prévenir Bill Worx que... »

« Vous n'avez pas rendez-vous. »

« Non, en effet. Mais... »

« Comme vous n'avez pas rendez-vous, vous devez tout d'abord vous rapprocher du secrétariat de Monsieur Worx. »

« Nous n'avons pas le temps. Je dois voir Bill Worx avant sa présentation. C'est extrêmement important. »

« Ce qui est important, c'est de passer par le secrétariat. En tant que simple vice-président, vous n'êtes pas habilité à rencontrer Bill Worx sans rendez-vous. »

« Mais je dois le voir maintenant ! Avant sa présentation de ce soir ! Je n'ai pas le temps de... »

« Sa présentation a déjà commencé, Monsieur. Et, en tant que vice-président, vous devriez être dans la salle, assis sur le siège qui vous a été réservé. »

Steve Door resta coi. Il était trop tard. Tout était perdu. C'était fini. En plus, il n'avait pas assisté à une présentation publique. Le siège vide avait dû se remarquer. Sa carrière était foutue. Il recula. Il s'en retourna vers les ascenseurs. Il se força à ne pas courir. Mais il fallait fuir. Fuir cet endroit. Fuir cette situation.

La poire électronique

6

Dans l'amphithéâtre du palais des congrès, Bill Worx prit la parole. En entrant sur scène, il serra la main du Directeur du Collège des Seniors Vices-Présidents Exécutifs aux Finances qui venait de présenter les perspectives financières du groupe Peartech. Bill Worx ne se rappelait jamais le nom de ce type qu'il croisait deux ou trois fois par an. Mais il arbora tout de même son plus beau sourire. En public, Peartech est une grande famille. En interne aussi d'ailleurs, sauf qu'il y a beaucoup de belles-mères, de querelles antédiluviennes entre branches, de jalousies et d'injustices d'héritages.

Bill Worx, comme d'habitude, s'installa au milieu de la scène. Il regarda le parterre de vice-présidents. Il y avait un siège vide. Quel était ce scandale ? Pourquoi un vice-président était-il absent ? Le dirigeant ne montra aucune gêne. Il nota simplement dans sa mémoire l'emplacement. Il vérifierait qui était absent. Ou plutôt il ferait vérifier qui était absent avant de simplement signer son licenciement.

Derrière les vice-présidents, il y avait les journalistes. Plus de sept cents avaient été accrédités en provenance de 149 pays. Tous représentaient des médias dédiés aux tamagophones et focalisés sur des questions essentielles : quel modèle choisir (le dernier et le plus

La poire électronique

cher, évidemment), quelles astuces pour mieux s'en servir (dépenser davantage), etc.

Encore derrière, il y avait les fans. Parmi ceux-là, certains étaient des employés de Peartech. Mais eux payaient leurs place. Ils avaient même dû souvent les acheter aux enchères. Pour beaucoup, la somme dépensée était de l'ordre d'un mois de salaire de DESC. Les Directeurs à l'Expérience et la Satisfaction Clients faisaient partie des employés pratiquement de base chez Peartech. En gros, ils étaient téléconseillers en centres de support. Les personnels de production étaient tous externalisés dans diverses dictatures asiatiques.

Bill Worx laissa les applaudissements retentir de longues minutes. Il attendit, lançant simplement quelques « merci » de temps en temps. Il vérifiait cependant l'enthousiasme des vice-présidents et des journalistes avec attention. Chez les fans, toute vérification était inutile. Beaucoup étaient au bord de l'extase mystique. Même un concert d'un groupe de rock à la mode ne provoquait pas cet état second.

Mais il ne fallait pas trop épuiser les foules. Bill Worx avait besoin que les présents soient en pleine forme lorsqu'il ferait l'annonce majeure de la soirée. Tout l'art d'un grand patron charismatique d'une immense entreprise technologique comme Peartech résidait notamment dans la capacité à gérer l'énergie des foules de fan.

La poire électronique

Alors il ne répéta pas « merci » mais « merci beaucoup pour votre enthousiasme. Il va droit au cœur de tous les employés de Peartech. » Aussitôt, les applaudissements se turent. Le Maître allait parler. Chacun devait donc se taire. Et chacun but ses paroles dans un silence religieux.

Il parla tout d'abord du besoin pour l'homme d'innover depuis qu'il a cessé d'être singe ou qu'il est sorti d'Eden. Bill Worx veillait à ne choquer ni ses clients créationnistes ni ceux adeptes des théories scientifiques. Il expliqua combien l'innovation était le cœur et l'âme de Peartech. L'entreprise représentait donc l'aboutissement de l'immense quête de l'humanité pour le progrès.

Dans cette quête, les obstacles étaient grands. Bill Worx déplora ainsi avoir dû payer des impôts d'un montant astronomique, tant à titre personnel qu'à celui de Peartech. Il avait dû aussi se battre contre des accusations de pratiques anti-concurrentielles, de publicité mensongère, d'esclavage dans des pays où les tamagophones étaient produits... Bill Worx conclut avec emphase cette partie de son intervention : « les ennemis du business que sont l'Etat et la Justice devraient être abolis. Mais, jusqu'à ce que cela advienne, Peartech continuera de se battre sans relâche pour l'innovation. »

Le discours s'orienta alors vers le besoin d'une vision pour guider l'innovation. Tous les grands guides

La poire électronique

de l'humanité, de Moïse à Mahomet, de Jésus à Bill Worx, ont su ainsi transmettre une vision de l'avenir. Cette vision seule peut générer une foi telle que les montagnes en sont soulevées.

Dans l'assistance, le taux sanguin d'adrénaline montait avec régularité. Tous les fans buvaient les paroles du Maître. Certains osaient même le photographe avec leurs tamagophones, usant ainsi de crédits supplémentaires car l'appareil reconnaissait la personne photographiée, appliquant alors une surtaxe. Plusieurs durent se connecter en catastrophe pour recréditer leurs comptes, perdant quelques secondes du discours de Bill Worx. L'angoisse les étreignit.

Enfin, trente minutes après avoir débuté, le discours de Bill Worx s'acheva. « Je vous remercie pour votre attention car tout cela est extrêmement important pour moi et pour Peartech » conclut Bill Worx en se signant d'un T, se touchant d'abord l'épaule gauche puis la droite avant de faire revenir sa main sur son sternum pour descendre au niveau du nombril.

La salle explosa en applaudissements. Bill Worx songea, une larme à l'oeil : « ah, si Henry Ford était là, dans la salle, à m'applaudir, comme je serais fier... » Pour le public, il se contenta de s'incliner deux ou trois fois en répétant « merci » puis il commença à quitter la scène.

La poire électronique

Mais les fans n'étaient pas dupes. Tout le monde savait ce qui allait arriver maintenant. Ce n'était pas un fol espoir mais une certitude. Le taux d'adrénaline continua de monter au rythme des pas de Bill Worx qui semblait quitter la scène pour de bon. Les applaudissements continuaient encore et encore, comme pour dire « nous savons, reviens, ne nous fais pas attendre ! »

Alors, enfin, quand Bill Worx ne fut plus qu'à deux ou trois mètres de la sortie de la scène, un tamagophone sonna dans sa poche de pantalon. La sonorisation répercuta le son dans toute la salle. La sonnerie était caractéristique. Elle avait été composée spécialement pour les tamagophones par l'un des plus grands compositeurs de musiques de film, John Averells. Mais, les fans s'en aperçurent aussitôt, cet arrangement était nouveau. Chaque modèle de tamagophone possède en effet un arrangement spécifique de cette sonnerie.

Les applaudissements cessèrent. Le silence se fit instantanément. Le taux d'adrénaline connut encore une montée générale.

Bill Worx retira lentement le tamagophone de sa poche, en dissimulant la forme de la coque grâce à sa main. Il déverrouilla l'écran tactile en traçant un T du bout du doigt, mécanisme ayant fait l'objet de brevets qu'il avait fallu défendre contre des firmes ayant voulu

La poire électronique

déverrouiller des écrans en faisant former d'autres lettres. La sonnerie cessa. Alors Bill Worx porta le tamagophone à son oreille.

« Oui, ma chérie, tu as raison » dit le patron de Peartech. Personne ne pouvait entendre ce qui était dit par son interlocuteur, en admettant qu'il y ait un interlocuteur.

Bill Work sembla s'excuser auprès de l'assistance en s'adressant à elle : « c'est ma femme. Elle me dit que j'oublie un petit quelque chose. »

Puis il interrompit la communication. La salle était plongée dans un silence absolu. Bill Worx faisait toujours ses grandes annonces à la fin de ses interventions après que sa femme l'ait rappelé à l'ordre. Il attendit quelques secondes qui parurent interminables.

Puis il brandit son tamagophone pour le montrer à la foule tandis que les caméras zoomaient dessus, projetant l'image grossie des centaines de fois sur tous les écrans de la salle. « Je vous présente le T-Phone Rex » prononça simplement Bill Worx.

Alors la joie s'empara de la foule. Tous exultèrent. Une nouvelle étape était franchie ce soir dans la grande quête de l'humanité pour l'innovation. Un nouveau tamagophone était sorti. Il s'appelait T-Phone Rex. Son prix fut annoncé peu après : à peine plus d'un mois de salaire de DESC.

La poire électronique

7

Alors, là, mes mignons, vous allez aimer. La peur peut parfois se libérer sous forme de rire. Si vous croisez un Tovaritch, vous pissiez dans votre froc, hein ? Vous avez bien raison. Mais voir les Tovaritches, les apôtres de la Méga-Violence, s'enfuir comme des pleutres de l'exposition consacrée à Schwarze Schweine in der Schweiz, ça déride les zygomatiques, n'est-ce pas ? Profitez-en : ils ne vous voient pas. Ils ne savent pas que vous êtes en train de vous foutre de leur gueule. Ils ne vous connaissent pas. Ils ne savent même pas que vous existez. Alors, profitez. Profitez. Et le jour où vous en croiserez, débrouillez vous pour qu'ils ne sachent pas que vous étiez là quand ils s'enfuirent de l'exposition Schwarze Schweine in der Schweiz. Sinon, que Dieu ait votre âme le plus vite possible, pour abréger vos souffrances.

Bon, c'est pas tout ça, mes mignons, mais il fait avancer un peu dans notre histoire. Les Tovaritches s'enfuyaient donc comme si le Diable lui-même les coursait. Un diable propre comme des cochons suisses n'en est que plus effrayant. Pas d'odeur de soufre. Non, au pire une odeur de javel.

Les Tovaritches, tout tremblants comme des jeunes femelles charmantes coincées dans un couloir

La poire électronique

sombre en leur compagnie et qui savent bien quel serait leur destin fait de viols multiples et de Méga-Violence, se précipitèrent donc droit devant eux. Sans faire fonctionner leurs redoutables esprits pervers, ils couraient. Ils franchirent des portes, empruntèrent des couloirs et des escaliers. Ils se retrouvèrent dans les parkings de l'hôtel Mountaintown.

Là, au milieu des voitures des cadres dirigeants de Peartech, les Tovaritches s'arrêtèrent enfin. Peut-être le souffle commençait-il à leur manquer. Mais ils se contentèrent de se placer dans une allée et de former un cercle en se retournant les uns vers les autres. Ils étaient rouges et suintants de sueur. De la sueur glacée qui leur coulait sur l'échine.

Les Tovaritches avaient besoin de lait-fraise. Oh, ça, mes mignons, ils en avaient vraiment besoin. Mais, dans un parking, il n'y a pas de lait-fraise. Pas la moindre chance d'en trouver.

Vlad De Width devait assumer son rôle de chef. Il avait des responsabilités, mes mignons. Il devait trouver du lait-fraise pour sa bande. Alors, il aperçut des portes dans un coin de son champ de vision. Un panneau au dessus indiquait que ces portes menaient directement à un hôtel, l'hôtel Mountaintown. Dans un hôtel, il y a un bar. Et s'il y a un bar, il y a du lait-fraise.

Alors, Vlad De Width aboya un ordre bref. Et tous les Tovaritches suivirent leur chef. Ils

La poire électronique

s'engouffrèrent dans un ascenseur. Le dernier étage portait la mention « suites impériales, bar panoramique, restaurant panoramique ». Sans hésiter, le doigt du chef, tel le doigt de Dieu, appuya sur le bouton adéquat. Et l'ascenseur remplit sa mission, il accomplit son destin, entraînant les Tovaritchs vers le leur.

Là, mes mignons, si vous étiez dans cet ascenseur, vous seriez déjà crevé de trouille. Un espace confiné, déjà, c'est souvent angoissant. Un ascenseur, ça peut s'arrêter de façon impromptue, être en panne, vous bloquant durant des heures voire des jours, vous entraînant dans une mort atroce par soif, faim ou simplement asphyxie. Simplement parce que, sous l'effet de la panique, vous pourriez oublier d'appuyer sur le bouton d'appel d'urgence alors que n'était pas encore promulguée la norme imposant un enregistrement audio-vidéo permanent des ascenseurs, avec transmission temps réel au centre de contrôle et obligation d'intervention immédiate si la transmission s'arrête ou montre quelque chose de suspect. Cette norme ne sera adoptée que dix ans plus tard, après qu'un gamin né sans bras et harnaché dans un fauteuil se soit retrouvé seul dans un ascenseur tombé en panne, son accompagnateur étant mort d'une crise cardiaque sur le palier après avoir appuyé sur le bouton de l'étage de destination et fait pénétrer le dit fauteuil dans la cabine. La simple probabilité non-nulle de cet événement et donc de sa

La poire électronique

possible répétition déclenchera une class-action qui ruinera plusieurs compagnies d'ascenseurs. Mais, comme je l'ai dit, cela n'a pas encore eu lieu.

Donc, mes mignons, oublions la claustrophobie un instant. Si vous étiez dans cet ascenseur à ce moment précis, vous seriez tout de même crevé de trouille. Non seulement, vous seriez en compagnie de Tovaritchés dans une cabine d'où toute fuite était par principe impossible. Mais, en plus, les Tovaritchés étaient dans un tel état second qu'ils en étaient encore plus effrayants.

Steve Door hésitait. Il tripotait l'arme qu'il possédait dans sa poche. C'était trop tard, trop tard pour tout. Il ne pourrait pas dissuader Bill Worx avant qu'il ne commette l'irréparable. Et, dans la soirée, son tamagophone lui annoncerait son licenciement avec effet immédiat dès que serait identifié le titulaire de la place restée vide durant le discours du patron. Devait-il attendre le retour de Bill Worx, l'abattre (pardon : l'exécuter) et ensuite se suicider ? Ou bien devait-il simplement s'enfuir dans la nuit, vers le désert, vers le monastère des Franciscains qui, eux-mêmes, avaient fui Los Franciscanos ? Devait-il tout abandonner, même son tamagophone ? Devait-il renoncer à tout ce qui avait constitué le sens de sa vie jusque là ?

Restant debout devant les ascenseurs d'où sortirait sans doute Bill Worx dans quelques instants,

La poire électronique

Steve Door balançait sa tête de droite à gauche en songeant à toutes les alternatives s'offrant à lui. Toutes étaient autant détestables. Personne ne lui offrirait quarante deniers pour tuer Bill Worx.

En expliquant son geste, peut-être gagnerait-il quarante ans de détention au lieu d'être exécuté publiquement par étouffement dans un sac plastique après avoir été anesthésié afin que le châtiment soit exemplaire sans être exceptionnellement cruel (donc sans une seule goutte de sang versée). Cela rappellerait par la même occasion à tous les enfants à qui on montrerait l'exécution dans les écoles à la télévision, tout en leur faisant déguster du chocolat, qu'il ne faut pas jouer avec des sacs plastiques en les mettant sur sa tête.

Au bout du couloir, Steeve Door aperçut l'entrée du bar panoramique. Une solution -provisoire bien entendu- pourrait être d'aller boire. Deux ou trois bouteilles de whisky devraient suffire à lui faire oublier ses soucis. Mais l'oubli est nécessairement temporaire. Sauf à augmenter encore la dose de whisky et mourir après un coma éthylique. Plus lent et moins efficace que de se tirer une balle dans la tête. Mais, au moins, ce serait plus propre. Pas de sang partout. Sauf s'il se mettait à vomir au bout de sa première bouteille. C'était déjà arrivé.

La poire électronique

Tout d'un coup, les portes d'un ascenseur s'ouvrirent. Steeve Door fut saisi d'horreur. Il pensait enfin rencontrer Bill Worx. Mais celui-ci n'avait pas encore terminé son intervention, ce que Steeve Door ignorait.

Une grande femme blonde, moulée dans une robe noire d'un grand couturier, sortit de la cabine. Elle passa à côté de Steeve Door sans le remarquer. Le futur ex-vice-président la regarda passer. Elle était sculpturale. Magnifique. Ses yeux bleus perçants regardaient droit devant : elle savait où elle allait. Elle marcha à vive allure vers sa destination, quelque part dans le couloir d'où venait Steeve Door.

Enfin, des connexions s'établirent dans ce qui restait du cerveau pas encore détruit par la détonation d'un revolver de Steeve Door. Il connaissait cette femme. Il l'avait déjà vue. Tara Grüne. Le nom jaillit des profondeurs de la mémoire organique cérébrale. Tara Grüne. Fille des premiers producteurs et propriétaires de « Schwarze Schweine in der Schweiz », elle avait rencontré Bill Worx durant un voyage à Los Franciscanos. Il n'était pas encore riche à l'époque. Peartech n'était qu'une toute jeune société en création. C'est Tara Grüne qui apporterait les fonds dont Bill Worx aurait besoin. Mais sous forme de prêt personnel, pas de capital dans Peartech. Elle ne perdrait pas tout :

La poire électronique

elle l'épouserait peu après. Tara Grüne. Une étrangère, une Suisse.

Steeve Door songea tout d'abord qu'elle pouvait être un messenger utile. S'il l'interceptait, parvenait à la convaincre, sans doute lui permettrait-elle de parler à Bill Worx. Mais, aussitôt, il se souvint qu'elle n'était pas citoyenne de la même patrie. Elle était étrangère. Et peut-être que c'était elle le démon ayant insufflé au génie créateur l'abomination qui était en train d'être présentée par son mari. C'était même certain. L'abattre. Oui, c'était Tara Grüne qu'il fallait abattre. Le Destin l'éclairait une nouvelle fois.

Comment son absence de foi avait-elle pu égarer le futur ex-vice-président ? Comment avait-il pu envisager un seul instant de tuer Bill Worx, de priver l'humanité d'un tel génie ? Tuer Tara Grüne. Ensuite, il pourrait convaincre Bill Worx. C'était une évidence.

Le temps que Steeve Door réfléchisse à tout cela, c'était trop tard. La femme avait disparu. Les démons n'attendent pas sagement qu'on les exorcise. Sans doute était-elle partie vers la chambre occupée par Bill Worx.

Steeve Door allait se mettre à sa poursuite quand la sonnette caractérisant l'arrivée d'une nouvelle cabine d'ascenseur retentit. Le futur ex-vice-président se retourna vers la porte en train de s'ouvrir. Bill Worx peut-être ?

La poire électronique

Non, mes mignons, vous l'avez déjà compris. Bien sûr, ce sont les Tovaritchs qui sortirent. Tels les quatre cavaliers de l'Apocalypse, ils jaillirent de l'ascenseur. Et ils constatèrent que leur progression nécessaire vers le bar panoramique était entravée par un curieux type en costume-cravatte.

Le lait fraise attendrait. Il était temps, enfin, de s'adonner à la Méga-Violence. Enfin.

Par réflexe, Steve Door sortit son arme de sa poche. Mauvaise idée. Elle vola aussitôt à travers le palier tandis que le futur ex-vice-président hurlait de douleur, le poignet brisé par le coup de pied porté par un des Tovaritchs.

Là, mes mignons, si vous regardez la scène, vous comprenez ce qu'est la Méga-Violence. Profitez-en. Profitez, oui. En général, quand on voit de la Méga-Violence, c'est qu'on en est victime ou bourreau. Comme vous n'êtes pas Tovaritch -enfin, je l'espère pour moi-, vous seriez nécessairement victime. Mais là, vous avez de la chance, mes mignons. Beaucoup de chance. Vous êtes spectateur.

Pas Steve Door. Lui, il n'a pas cette chance. La méga-violence, il la découvre en même temps que vous. Mais, lui, il est dans le feu de l'action. Et comme il n'est pas Tovaritch non plus, il est victime.

La poire électronique

8

Exultante, la foule était au bord de l'apoplexie. Les applaudissements s'arrêtèrent sur un geste amical de Bill Works. La simple mention d'un nouveau modèle de Tamagophone provoquait toujours ce genre de réactions. Le génie de Peartech était, depuis toujours, de rendre magique chaque sortie de produit, quelque puisse être l'innovation apportée. T-Phone Rex. Le nom sonnait bien. Personne ne savait encore ce qu'il avait de nouveau, mis à part l'arrangement musical inédit de la sonnerie, bien sûr.

Sans doute, quelque part, dans des usines clandestines, des photographies de la nouvelle apparence du tamagophone étaient déjà en train d'être étudiées. On avait sans doute déjà enregistré la mélodie de la sonnerie. Des petits malins pourraient bientôt faire croire que leur tamagophone était du dernier modèle en utilisant la nouvelle sonnerie ou en dissimulant leur appareil sous une coque en plastique avec les bons stickers.

Bill Worx commença à égrainer les caractéristiques techniques de l'engin. Le parterre des vices-présidents restait silencieux. Certains tremblaient. Ils tentaient d'écouter les subtiles variations dans les cris de joie des fans, à l'arrière de la salle. Les journalistes

La poire électronique

aussi tentaient de saisir les nouveautés. Quels arguments mettre en avant pour justifier l'achat du nouveau modèle ? En quoi l'ancien était-il ringardisé ? Au fil du descriptif, tout le monde attendait. Certes, il y avait des petites améliorations ici ou là. Mais rien de transcendant. Sur tous les écrans de la salle, les caractéristiques s'affichaient au fur et à mesure, avec diverses photographies du nouveau modèle, prises sous tous les angles possibles.

Quelques éditorialistes tremblaient autant que les vices-présidents. S'ils ne trouvaient rien à valoriser, que pourraient-ils écrire sur le T-Phone Rex ? En dire du mal, admettre que Bill Worx était un escroc qui vendait ses engins dix fois le juste prix ? C'était la certitude de perdre leur emploi, peut-être des fans en furie les massacraient-ils ou bien, pire que tout, Peartech les placeraient-ils sur liste noire, leur interdisant les prochaines conventions.

Bill Worx fit une pause. Les applaudissements s'arrêtèrent. Il y eut un silence. Le temps fut suspendu. Une seconde. Deux secondes. Trois secondes. Bill Worx sourit. Quatre secondes. Cinq secondes.

« J'allais oublier un petit détail... »

Plusieurs éditorialistes soufflèrent. Peartech avait bien prévu une nouveauté, n'importe quoi pour justifier de dépenser la somme prescrite pour acheter le T-Phone

La poire électronique

Rex. La phrase prononcée était un code convenu et habituel.

Bill Worx brandit le T-Phone Rex. Tous les écrans montrèrent l'engin en gros plan. Puis le grossissement augmenta. L'image se centra sur le coin supérieur droit de l'écran, autour de l'icône pour recharger son compte. Cette icône, tout le monde la connaissait par cœur. Grâce à elle, le tamagophone restait actif : il suffisait de cliquer dessus et on rechargeait son compte. On pouvait donc continuer de téléphoner, continuer de prendre des photographies, continuer d'envoyer des e-mails... et continuer de l'allumer. Sans crédit sur le compte, le tamagophone n'avait plus de vie.

Or l'icône avait changé. Il n'y avait plus ce symbole dollar que tous les utilisateurs de tamagophones connaissaient depuis les origines de Peartech. A la place, on trouvait une icône symbolisant de toute évidence des pièces et des billets, sans mention d'une monnaie. Bill Worx commença à expliquer.

« Peartech a une vocation universelle. Tous les humains dans le monde ont droit à leur tamagophone dès lors qu'ils le paye. Nous ne pouvions pas continuer de faire comme si seuls les Américains avaient pleinement droit au tamagophone. Nous devons penser à tous nos clients, à tous nos utilisateurs, à tous nos amis à travers le monde. Nous ne devons pas les laisser souffrir

La poire électronique

de l'intermédiation des banques. Après l'Etat et la Justice, les banques sont bien les plus nuisibles. Désormais, tous les clients de Peartech pourront créditer leur tamagophone dans leur monnaie nationale. Et cela sans que les tarifs des crédits ne changent. »

Les vices-présidents tremblèrent. Les fans et les journalistes comprenaient-ils que l'ancienne marge bancaire devenait une marge supplémentaire pour Peartech ? Et les craintes patriotiques de ce crétin, Steve Door, qui avait remis en question ce choix stratégique avalisé par Bill Worx lui-même, allaient-elles se réaliser ? Aucun fan ne hua. Aucun ne quitta la salle ou ne s'effondra en pleurs. Non. L'adoration de Peartech et de Bill Worx était plus forte que le patriotisme. L'internationalisation provoquait des hurlements de joie.

Bill Worx salua et quitta précipitamment la salle. Les vices-présidents et les journalistes s'éclipsèrent eux aussi rapidement. Il fallait laisser les fans décharger leur tension, comme à chaque fois. Des filles avaient déjà retiré leurs T-shirts. Les vêtements allaient tous se retrouver par terre. Et les hormones excitées des fans allaient trouver un exutoire dans une orgie à l'intensité qu'on ne trouvait que dans les conventions Peartech.

La poire électronique

9

La Schweiz Expo ouvrait. Une foule de gens de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions sociales, portant des culottes de cuir et des chaussettes de laine vierge, de grosses chaussures et des chemises blanches, des bretelles colorées et des chapeaux étranges, se précipitait vers les portes en brandissant leurs billets. Tous les fans de « Schwarze Schweine in der Schweiz » voulaient pouvoir faire un rapide tour de l'exposition avant le début des conférences.

Certains portaient ostensiblement des ouvrages sur la botanique des Alpes afin de les faire dédicacer par l'auteur. Mais la plupart voulait faire dédicacer les photos des acteurs de « L'amour au temps de la Guerre du Sonderbund » qui étaient cachées dans les livres. Ceux qui voulaient assister à la conférence de l'animatrice de « L'heure du cochon » étaient les plus pressés : tout le monde savait que le nombre de places disponibles serait inférieur à la demande. Des enfants, portaient, eux, des albums de bande dessinée ou des peluches des héros de « Le petit porcelet ».

Pas très loin de là, Franck Curry tentait de calmer son chat. C'était un monstre obèse qui passait son temps à manger et à dormir. Mais la voiture de Franck Curry était en panne, au garage. Il avait donc été obligé

La poire électronique

d'emprunter une voiture conduite par un simple agent. Et comme le vétérinaire était à l'autre bout de la ville, Franck Curry passerait sur le lieu de l'enquête sur le chemin. Il suffirait de confier son chat à la réception de cet hôtel où il allait. Non, ce n'était pas une bonne idée. Le mieux serait de le laisser dans sa cage de transport, dans la voiture de police.

Enfin, le véhicule de patrouille réussit à fendre la foule. Le klaxon était couvert par le concert spontané de cors des Alpes qui avait débuté dans la file d'attente pour entrer à la Schweiz Expo.

Franck Curry réussit à placer son chat dans sa cage en profitant lâchement de son endormissement brutal. Il posa doucement la cage sur la banquette arrière et descendit. Il prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage du Mountaintown. Des agents de la police locale gardaient les couloirs.

Soupirant, Franck Curry dut sortir sa plaque d'identification plusieurs fois. La police locale avait toujours autant de mal à croire qu'un type de petite taille, un peu rondouillard, aux cheveux hirsutes et portant un imperméable démodé lui tombant sur les chaussures, était bien lieutenant du FBI.

Dans la chambre de Bill Worx, un drap couvrait un cadavre. Le médecin légiste, assis sur un fauteuil moelleux, était en train de rédiger son rapport sur son ordinateur portable.

La poire électronique

« Tiens, le cadavre est là ? » s'étonna Franck Curry.

« Eh bien, oui, là où il est mort », répondit sobrement le médecin légiste.

« Et les tâches de sang sur le pallier près de l'ascenseur ? Je n'ai vu aucune goutte sur le chemin. »

Un officier local prit la parole. « C'est le sang d'un type nommé Steeve Door que vous avez vu, lieutenant. »

« Steeve Door ? Ce n'est pas Bill Worx qui est mort ? »

« C'est bien Bill Worx qui est mort, sous le drap devant vous. Nous ne savons pas ce que ce Steeve Door faisait là pendant que son patron parlait. C'est un vice-président de Peartech qui a rencontré la bande des Tovaritchés. Il a été emmené à l'hôpital dans un sale état. Quant à ses agresseurs, nous les avons trouvés au bar, complètement shootés au lait-fraise. L'arrestation a été facile. La vidéosurveillance de l'hôtel a tout filmé. »

« Bien, bien... »

Après un court silence, Franck Curry demanda soudain : « avez-vous averti les participants au congrès Peartech ? »

La suite est en vente sur
<http://www.pierrebehel.com>